

AVANT-PROPOS

Je considère comme un véritable honneur l'opportunité qui m'est ici donnée de pouvoir écrire un avant-propos pour un maître de la qualité d'Erle Montaigne.

Après deux décennies d'apprentissage et d'entraînement, je n'ai trouvé qu'un très petit nombre de personnes capables de comprendre les principes des arts martiaux et de démontrer de manière parfaitement claire leur essence ; Erle Montaigne fait partie de cette espèce rare.

J'ai personnellement investi beaucoup de temps et d'argent dans un nombre incalculable de livres et de bien d'autres sources d'informations, dans le but d'approfondir ma propre compréhension. Ce livre, plus que tout autre, présente une approche authentique et systématique tendant à démystifier le mystique, sans pour autant perdre la saveur de l'Orient.

Quiconque est animé d'une véritable passion pour les arts martiaux a inévitablement lu des textes vantant la grande prouesse martiale du *taijiquan* (*hao quan*) et les immenses bienfaits qui lui sont attribués.

Nombreux sont ceux également qui citent les exploits des maîtres anciens, et l'on finit inmanquablement par se demander : « S'agit-il de faits avérés ou de fiction ? » Je ne crois absolument pas aux contes de fées ; toutefois, je suis tout à fait d'accord pour que l'on s'inspire des maîtres anciens et que l'on tente d'approcher les niveaux de réalisation qu'ils ont atteints. En effet, ces maîtres possédaient une connaissance et une sagesse trouvées dans la nature, et fondées sur leur propre expérience et l'interactivité avec la nature. Même avec des capacités naturelles et un dur travail, atteindre les plus hauts niveaux de compétence n'est absolument pas garanti sans l'apport d'un enseignement et d'informations corrects.

Erle Montaigne nous guide avec beaucoup de naturel et de simplicité sur la bonne route, doté de ce « bon carburant » qu'il a reçu de son ascendance martiale directe.

Cet ouvrage énonce et formule clairement les méthodes qui sont cachées au cœur des *Classiques du Taiji*. Le *dim-mak*, ainsi que le *Fa-Jing*, sont des ingrédients essentiels et majeurs qui justifient que le *taijiquan* soit appelé « suprême ultime », et qui en font le plus létal des arts martiaux qui ait jamais été inventé. Le *dim-mak* peut être extrêmement dangereux, surtout lorsqu'il s'associe à l'immaturation de démonstrateurs spectaculaires et égocentriques qui

ne supportent aucune comparaison avec les véritables artistes martiaux. Cela peut se comparer à un revolver dans les mains d'un enfant; si l'arme est potentiellement létale, c'est l'immaturation de l'enfant qui la rend si dangereuse.

En étudiant les concepts des arts martiaux internes (et ceux des arts martiaux externes à un niveau plus « mature »), nous pouvons élever l'efficacité de notre art, de sorte qu'évoluent aussi bien l'art que la personne, pour que l'art devienne une arme « mortelle, mais digne ». Ceci est très éloigné des frappes irresponsables portées sur une poignée de points d'acupuncture. En effet, et par contraste, vous devez acquérir ces capacités en résultat d'un investissement personnel et illimité dans un travail dur et acharné, ou, comme le disent les Chinois, *gongfu* (kung-fu).

Le *taiji* est aussi un bouclier contre une santé défaillante et contre la maladie; dès lors, le dim-mak devient aussi un moyen d'accéder à la longévité lorsqu'il est correctement utilisé pour prévenir ou inverser les effets d'un déséquilibre corporel. Grâce à un enseignement adéquat, nous n'avons plus besoin de nous appuyer exclusivement sur la force brutale ou une grande vitesse d'exécution pour obtenir le succès. Ainsi, les personnes de petite taille peuvent retrouver confiance, et les personnes plus imposantes éviteront d'avoir à atteindre un certain âge pour se rendre compte tout à coup qu'elles n'ont absolument pas acquis les bonnes techniques, et qu'elles se sont jusque-là vaguement contentées de s'appuyer sur la force de leur jeunesse et sur leur force musculaire naturelle.

Ce livre est comme un phare dans la nuit, éclairant ce voyage obscur et solitaire. Avec Erle comme gardien du phare, je suis persuadé qu'il devient alors possible de trouver un passage sûr vers la paix intérieure, l'efficacité du combat, et la robustesse de la santé.

Ken Johnson
5^e dan, Tani Ha Shitô-ryû Karate
Septembre 1992.

Kenny Johnson est six fois champion d'Europe et deux fois champion de l'Open du Japon en kumite (combat). Il est détenteur d'un 5^e dan dans le style de Karate Tan Ha de la Shitô-ryû. Kenny et son professeur et ami Tomiyama Sensei (6^e dan et leader du style en Europe) se rendent souvent en Australie pour y animer des séminaires, mais aussi pour travailler et s'entraîner avec Erle Montaigne en dim-mak et en taiji. Kenny habite aujourd'hui en Norvège.

PRÉFACE

« *Taijiquan* » est une appellation relativement moderne. Elle vit en effet le jour vers la fin du ^{xx} siècle. Avant cela, ce que nous connaissons sous le nom de *taiji* était appelé *hao quan* (traduit par « boxe souple »), ou « dim-mak » (traduit par « attaque des points vitaux »).

Aujourd'hui, j'évite de me servir de l'appellation *taiji*, car cela a tendance à effrayer les artistes martiaux qui ont toujours considéré cet art martial comme une danse ou comme un moyen de recouvrer une bonne santé. Toutefois, cela a tendance à changer et l'on peut voir maintenant des karatékas de très haut rang emprunter quelques éléments de cet art légal pour les utiliser en adjonction à leurs propres connaissances ou à leur propre style, ou embrasser pleinement cette discipline.

En effet, ces artistes martiaux n'ignorent pas que si le *taijiquan* est appelé « boxe ultime suprême », c'est parce qu'il est l'art martial le plus mortel jamais inventé. Mais alors, comment se fait-il que cet art légal ait été si « dilué » ou si dénigré par de nombreux artistes martiaux durant les quarante dernières années ? Cela est principalement dû au fait que la plupart des instructeurs de *taiji* ne se connaissent tout simplement pas, et beaucoup d'entre eux ne désirent pas révéler les véritables applications du *taiji* car ils les estiment trop dangereuses. Cependant, aujourd'hui, il apparaît nécessaire de révéler au grand jour l'histoire de cet art dans sa totalité et ce, principalement dans le but d'éviter aux gens d'essayer ces techniques mortelles juste pour voir ce qu'il se passe ; ce qui explique la parution de mon livre et des cassettes vidéo que je publie concernant le dim-mak.

Certains auteurs affirment que nous possédons aujourd'hui plus de connaissances sur le dim-mak que les gens n'en détenaient à l'époque de sa découverte. Les auteurs de telles banalités ne savent tout simplement pas de quoi ils parlent. Nous parlons ici de dim-mak, de points d'acupuncture, de chaos neurologique, etc., à propos desquels la médecine moderne ne sait rien. Les personnes qui ont inventé le dim-mak avaient la possibilité d'essayer leurs techniques sur des êtres humains. Bien évidemment, nous ne pouvons pas faire cela, sans quoi nous finirions en prison pour meurtre. Les maîtres du passé possédaient réellement ces connaissances, mais ils n'en parlaient pas, sauf à leur entourage et à leur famille proches, ainsi qu'à un très petit nombre d'élèves dévoués.

LE SUPRÊME ULTIME ?

Un grand nombre d'artistes martiaux ont tendance à dénigrer « respectueusement » le *taiji* à cause de sa nature délicate et de ses mouvements lents. À l'inverse, de trop nombreux pratiquants de *taiji* ont tendance à s'appuyer sur les Classiques et à citer des dictons chinois intraduisibles pour expliquer ce qu'est l'art martial du « suprême ultime », souvent pour séduire ou impressionner un groupe d'élèves. Pourtant, lorsque l'on se penche sur une traduction concrètement utilisable de ces dictons, on s'aperçoit qu'aucun de ces écrits n'est d'un grand secours.

Lorsque j'anime des séminaires, je commence généralement par énoncer quelques phrases qui, à l'oreille des artistes martiaux des styles durs, semblent absurdes. Cette impression disparaît lorsqu'ils peuvent voir et entendre ce que j'avais à dire, et qu'ils commencent à comprendre pourquoi j'ai fait ces affirmations.

L'une de ces affirmations est : « Le *taiji* est l'art le plus légal jamais inventé ! » En réponse à cela, j'entends systématiquement de petits ricanements et des frottements nerveux des pieds. Au bout d'environ une heure de cours, ces personnes sont généralement converties et commencent à croire que le *taiji* est le « suprême ultime ». Pourquoi ? Permettez que je vous raconte une histoire.

Il était une fois (aux alentours de l'an 1300) un homme du nom de Chang San-Feng. Chang, célèbre acupuncteur, était passionné d'arts martiaux et avait déjà atteint un très bon niveau dans la pratique des styles Shaolin les plus « durs ». Dans sa quête pour trouver l'art de combat ultime, grâce auquel il serait possible d'immobiliser un homme à l'aide d'une frappe moyenne, voire légère, délivrée sur certaines parties du corps humain, Chang, nous dit-on, « travailla » sur des animaux et, selon certains, travailla même sur des humains.

Une fois que Chang eut fini ses recherches et qu'il fut certain d'avoir inventé l'art martial le plus dévastateur qui soit, il se mit en devoir d'inventer une forme ou un enchaînement de mouvements pour permettre à ses élèves préférés d'apprendre ces techniques mortelles sans avoir besoin de les pratiquer en tuant d'autres personnes. Ensuite, il réalisa que d'autres, plus vils que lui, pouvaient prendre connaissance de cet art pour le mettre au service du mal ou le retourner contre lui-même ! Dès lors, il s'attela à inventer une forme qui n'était plus qu'une manière abstraite d'apprendre les véritables techniques.

Cette forme était de nature martiale (blocages, coups de poing, clés, coups de pied, etc.) mais était loin d'être aussi létale que pouvait l'être son sens

interne caché. L'art originel de Chang était appelé dim-mak ou « toucher mortel » ; l'art qu'il inventa pour dissimuler ses secrets fut appelé *taijiquan*.

Toutefois, et tout au long des années, on n'a enseigné aux gens que la partie physique ou « le faux-sens » de la forme du *taiji*, ce qui fait qu'aujourd'hui, et aux yeux des autres artistes martiaux, on ne trouve plus qu'une forme totalement inadéquate de cet art martial.

Une autre phrase que j'utilise pour créer une réaction chez les pratiquants de *taiji* qui assistent à mes cours et séminaires, est : « Il n'y a pas de poussées dans le *taiji*. »

« Comment est-ce possible, demandent-ils horrifiés, alors que l'entièreté du “répertoire” du *taijiquan* est fondée sur les poussées ? »

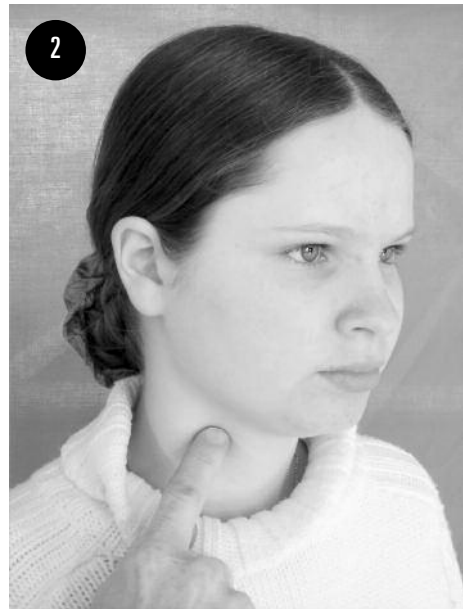
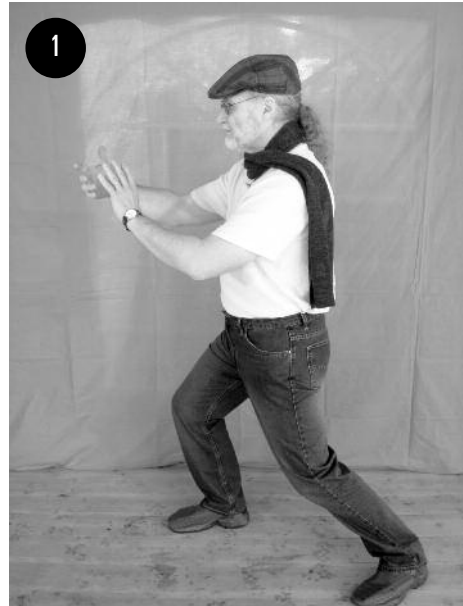
Je demande alors : « Pourquoi pousser ? Qu'est-ce que cela fait de pousser ? Rien. L'adversaire a juste à se relever et à attaquer de nouveau, à moins que vous ne l'ayez poussé sous les roues du bus qui arrivait ! »

Si le *taiji* est le « suprême ultime », pourquoi pousser ? Non, il n'y a pas de poussées dans le *taiji* ; il s'agit en réalité de frappes visant certains points d'acupuncture, et la pratique de la forme ne fait que démontrer les angles, les directions, et les manières correctes que l'on doit mettre en œuvre pour engendrer le dommage désiré. Par exemple, il est tout à fait possible de faire perdre conscience à un homme en lui délivrant une frappe vrillée contre la partie droite de son pectoral gauche, et destinée aux points connus sous les noms de « 15 et 16 Estomac ». Ainsi, et si l'on peut frapper ces deux points pectoraux en même temps, la mort n'est pas très loin. Cette attaque n'est-elle pas représentative de la posture issue de la forme du *taiji* et communément reconnue comme portant le nom de « pousser » ?

En réalité, la traduction exacte du caractère chinois tiré des textes classiques originaux met en avant le fait que « pousser » est incorrect. En effet, en se penchant sur le caractère chinois, on se rend compte qu'il serait bien mieux traduit par « presser ». Cette précision nous apporte dès lors des indices tangibles pour déterminer les véritables applications de la posture. Les premiers traducteurs ont transformé « presser » en « pousser » en pensant que nous ne comprendrions pas. Ensuite, ils attribuèrent le nom de « presser » à une autre posture de la forme ou kata du *taiji*, dont le nom aurait dû être traduit par « squeeze », et ce en pensant probablement que nous ne comprendrions pas le terme de « squeeze ».

Un grand nombre de traductions approximatives nous ont été transmises de cette manière. Cette frappe, lorsqu'elle est mise en œuvre pendant les séminaires, même de manière très légère, change complètement l'idée que se font les artistes martiaux du *taijiquan* et de son efficacité.

Prenez par exemple la posture connue sous le nom de « double Peng » (*illustration 1*), vous savez, cette posture qui semble inutile juste avant celle du « Rouler-presser » et juste après le « Peng » ? En réalité, se cache dans cette posture une frappe susceptible de provoquer une mort immédiate ou différée (jusqu'à sept années après la frappe), et visant le point d'acupuncture nommé 9 Estomac (*illustration 2*). Selon la façon dont le coup est porté, il est possible d'engendrer une désintégration lente de l'artère carotide pouvant s'étaler sur une période de sept ans, avec pour probable résultat une attaque ou crise cardiaque. Le point 9 Estomac est situé en dehors du cartilage thyroïdien, juste à la base du muscle sterno-cléido-mastoïdien qui court verticalement le long de la face latérale du cou. À cet endroit, se trouve un « barorécepteur » appelé plexus carotidien. Ce petit barorécepteur (baromètre ou récepteur de messages) est situé sur l'artère carotide interne, juste à l'endroit où elle émerge de l'artère carotide commune. En effet, l'artère carotide commune se divise en deux branches distinctes, respectivement externe et interne, qui ont pour fonction d'alimenter en sang les différentes régions de la



tête et de la face. Ce plexus (ou sinus) est localisé au bord supérieur du cartilage thyroïdien (pomme d'Adam) et juste en dessous du sterno-cléido-mastoïdien (le grand muscle qui court verticalement de chaque côté de votre cou). Ce plexus a pour principale fonction de réguler la pression sanguine dans le corps. Lorsqu'il est percuté (*illustration 3*), même légèrement tel qu'on le voit faire parfois en médecine pour abaisser la pression sanguine, le cerveau croit que la pression sanguine dans le corps est très élevée et provoque alors une chute immédiate de cette pression.

Dès lors, et si la pression sanguine n'est pas véritablement élevée, cette frappe provoque un net amoindrissement de l'apport sanguin vers le cerveau; le corps réagit en inhibant ses fonctions corporelles et motrices afin de permettre un afflux urgent de sang vers le cerveau.

Ceci est la première application de cette posture. La seconde application implique une pratique encore plus dévastatrice. Prenez par exemple le moment où vous pivotez vos mains pour commencer la traction descendante (*illustration 4*). Même ce simple mouvement comporte un sens caché. En effet, au moment où les paumes pivotent, les doigts

